

CDU 840. 09

Conference paper

Accepté pour publication le 26 décembre 1981

Les notions de culture nationale et les discours des littératures nationales après la Révolution française*

Predrag Matvejević
Faculté des Lettres, Zagreb

Nous nous proposons de déterminer d'abord les rapports entre les notions de culture nationale et celles de nation dans l'Europe après la Révolution française, ainsi que les liens existant entre les notions de culture nationale et les discours littéraires nationaux. Les manifestes de la Révolution française (*La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* en constitue le premier exemple) de même que les décrets napoléoniens, s'adressent à la nation. En Allemagne, après avoir subi l'influence des encyclopédistes français et de leur universalisme, un philosophe comme Fichte prend à son tour la nation pour destinataire dans ses *Discours à la nation allemande*: nous assistons à la naissance du «discours à la nation», discours qui ne cessera de se refléter dans les littératures nationales européennes du XIX^e et du XX^e siècles. Nous essayons d'en circonscrire les phases et d'en définir les principales caractéristiques.

Le concept de culture nationale est indissociable de celui de nation. Son sens varie d'une nation à l'autre et, également, au sein d'une même nation, selon le mode d'évolution de celle-ci et de son stade de développement.

Ce qui différencie de nos jours les définitions de la *culture nationale*, c'est, d'une part, la référence plus ou moins étroite aux concepts traditionnels de nation, hérités du siècle dernier (comme étant un tout plus ou moins homogène, doté

* Présenté au colloque «The discourse of the history of literature and the history of language», tenu dans Inter-University centre of post-graduate studies (Dubrovnik, 16—29 mars 1981) avec le concours de l'Université de Bochum.

des fonctions unificatrices et génératrices d'un Etat), ou, de l'autre, la prise en considération des contradictions (sociales, culturelles, de classe) des communautés nationales mêmes.

Avant que la révolution française ne proclame le droit et ne fonde le statut de la nation moderne, il existait, naturellement, des communautés ethniques aux particularités plus ou moins marquées. De la Renaissance aux Lumières, la culture européenne a aspiré, à son niveau le plus émancipé, à des modèles universels ou cosmopolites. La mise en rapport ou la comparaison avec les anciennes cultures classiques, grecque et latine en premier lieu, considérées comme des bases et des exemples, s'accompagnaient d'une réflexion sur chaque culture (et chaque littérature) prise séparément.

Les orateurs de la période qui suit de près la Révolution française adressent leurs discours au peuple-nation (devenant de plus en plus nation-peuple), représenté par l'Assemblée nationale ou bien incarné dans les différents groupements sociaux. Le discours national s'institue, s'institutionnalise. Il s'éloigne de plus en plus du discours révolutionnaire, auquel il a été rattaché.

Dans *l'Europe des nations*, au XIX^e siècle, se forment des *Etats-nations*, ainsi que des cultures et des littératures nationales. Le développement de ces dernières dépend du degré d'unification des nations concernées, de la façon dont elles se sont constituées, de l'existence ou non d'un Etat qui leur soit propre.

Dans les Etats-nations européens qui ne sont pas assujettis à une domination étrangère, surtout chez les plus puissants, l'organisation étatique tente de centraliser la culture nationale et de la maintenir sous son contrôle. Les institutions culturelles et éducatives qui s'établissent, indispensables et utilitaires, contribuent à associer ou à réunir les diverses initiatives collectives et individuelles, si bien qu'une partie plus ou moins importante de la culture s'adapte aux exigences et aux besoins de la nation ou de l'Etat-nation.

La littérature nationale interroge et décrit le passé de son propre peuple-nation (ces deux concepts restent longtemps interchangeable, à partir de Herder, annonciateur de la théorie des identités culturelles). Elle exalte souvent l'amour de la patrie et incite aux diverses entreprises nationales. On distingue facilement des types de discours — tant en poésie et en prose qu'en histoire — qui correspondent aux fonctions assignées ainsi à la littérature.

Une partie de la culture créatrice et, plus particulièrement, de la littérature n'admet pas ces fonctions, en s'oppo-

sant à la réduction au caractère national: Goethe, fidèle en ce sens aux Lumières, opte pour une «littérature mondiale» (*Weltliteratur*); Victor Hugo prône une «nationalité européenne»; Stendhal proclame le sentiment national «contre nature»; Byron rompt avec sa propre nation et devient écrivain d'Europe; selon Pouchkine, la nationalité — vue de l'extérieur — ressemble à un «vice».

Pour un partisan de *l'art pur* tel que Flaubert, l'oeuvre d'art «n'a pas de patrie». La similitude de ce point de vue avec celui de Marx dans *Le manifeste communiste* («les ouvriers n'ont pas de patrie») ouvre le champ à un débat sur les véritables rapports de l'avant-garde politique et artistique, ce qui n'est pas l'objet de cet essai. Une des causes essentielles de l'apparition de *l'art pour l'art* en Europe est le refus des fonctions utilitaires (offre et demande) dans le cadre de la culture nationale, c'est-à-dire le rejet de la culture au service de la nation ou régie par l'Etat-nation.

Les cultures des nations (ou peuples) sans Etat propre ne peuvent, sauf dans des cas tout à fait exceptionnels, compter sur de tels privilèges. Là où l'espace politique est limité, partagé ou occupé, la culture nationale devient l'instrument essentiel de la lutte de libération, de l'expression de la volonté ou des besoins de la nation. La «culture pour la liberté» (*Kultur zur Freiheit*) — la célèbre formule employée par Fichte à la fin du XVIII^e siècle dans une Allemagne nationalement non unifiée — réapparaîtra plus tard chez les divers peuples subjugués en Europe et, plus particulièrement, chez les Slaves du Sud sous l'Autriche.

C'est ainsi que la culture se nationalise et se politise. La littérature nationale, élément constitutif de la culture nationale, accorde ses moyens — genres et discours correspondants, rhétoriques, types d'écriture — aux tâches nationales: poésie patriotique, roman historique, historiographie, formes variées du journalisme (plus précisément, de ce que l'on nomme en allemand et dans certaines langues slaves *Die Publizistik* — mélange caractéristique de journalisme et d'essai littéraire ou politique).

Le choix et l'institution d'une langue nationale sont un des thèmes centraux — à la fois culturel et politique — de la nation et de la culture nationale. L'Etat-nation tente à tout prix de résoudre la question linguistique et de garder le contrôle sur la langue: le problème de la langue nationale, surtout dans les nations cherchant leurs identités et accomplissant leur unité, devient ainsi déterminant.

Les jeunes mouvements nationalistes, culturels et politiques — *Jungesdeutschland*, *Giovine Italia*, *La Jeune Polo-*

gne, *La Jeune Tchèque*, et autres, jusqu'à *La Jeune Bosnie* — définissent les programmes de base des nations respectives. Les courants idéologiques du XIX^e siècle, en devenant de plus en plus nationaux, s'éloignent souvent des idées essentielles des Lumières (universalisme ou tolérance par exemple).

Dans *La Jeune Allemagne* apparaîtront (vers les années 1830) les concepts de *Tendenz* et de *Tendenzliteratur*, qui seront largement appliqués dans les littératures nationales de l'Europe centrale et des peuples slaves, surtout au sein des nations qui se battent pour leur indépendance et leur unification. (Une telle *Tendenz*, impitoyablement tournée en dérision par Heine,¹ prendra, dans la deuxième moitié du siècle, dans la plupart des littératures européennes, un caractère *social* et deviendra, autour de la II^e Internationale et même de la III^e, la devise des écrivains et des intellectuels militant pour le socialisme.)

Les manifestes politiques de la Révolution française, à commencer par la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, ainsi que les décrets napoléoniens ont instauré une nouvelle manière de s'adresser à la nation, un discours politique particulier, diffusé et banalisé par l'intermédiaire de la presse et du journalisme d'idées, ainsi que par les diverses publications littéraires (poésie, prose, théâtre). Alors que le siècle des Lumières visait dans ses messages à l'humanité entière, la culture nationale s'adresse à la nation elle-même. L'idéal de *l'homme universel* est remplacé par celui de *l'homme national*. La nationalité est de plus en plus considérée comme une valeur intrinsèque.

L'importance de ces changements dans l'idéologie européenne à la jonction des deux siècles se reflète d'une manière très significative dans l'œuvre de Fichte: héritier des Lumières et adepte fervent de la révolution française, il se consacre à la fin du XVIII^e siècle au problème de «la détermination de l'homme» (*die Bestimmung des Menschen*). Dans ses célèbres *Discours à la nation allemande* (1808) — le premier texte important d'un penseur européen qui s'adresse ainsi directement à la nation — son intérêt s'est déplacé vers le problème de l'essence allemande (*Deutschheit*), de l'éducation de la nation (*Nationalerziehung*), de l'amour de la patrie (*Vaterlandsliebe*).²

¹ Voir le poème sarcastique sous le titre «Tendenz», dans le recueil *Zeitgedichte, Gesammelte Werke*, V, p. 503, Berlin, 1956.

² J. G. Fichte: *Reden an die deutsche Nation*, pp. 190 et 221, éd. Herman Beyer, 1896.

Tout au long du XIX^e et du XX^e siècle, nous rencontrons dans les cultures nationales d'Europe des conceptions, des comportements, des modes d'expression qui permettent aux auteurs, de façon variée, de *s'adresser à la nation*, en faisant valoir leur origine, leur appartenance, leur loyauté et leur sentiment nationaux. Le répertoire des discours dans lesquels l'orateur-écrivain parle et écrit *pour* la nation ou *au nom de* la nation à laquelle il s'adresse, se réclamant d'elle et s'identifiant à son destin, est tout à la fois limité et banal. Dans certains cas, l'écriture elle-même devient un acte patriotique (*écriture pour la nation*): l'écrivain national, reléguent le souci de la valeur artistique de son œuvre au second plan, se transforme en tribun.

Presque chaque littérature nationale a ses bardes poétiques. Peu nombreux, parmi eux, sont ceux dont l'œuvre dépasse les frontières de la nation (Etat-nation), mais certains occupent une place primordiale dans l'espace culturel européen ou mondial. Chez les nations qui se battent pour leur libération et réclament leur reconnaissance, ils sont parfois ceux qui posent les fondements de la langue et de la littérature nationales, qui fondent une nouvelle notion de *nationalité*.

La culture nationale recouvre, parfois très durement, son propre passé; elle intègre les diverses cultures qui l'ont précédée, populaires et humanistes; elle les façonne selon ses modèles et ses moules, en transformant leur sens propre ou en les arrachant à leurs assises réelles. La création des cultures nationales — homogènes par rapport à la nation et harmonisées avec le projet de l'Etat correspondant — a souvent exigé l'élimination des cultures locales, régionales ou marginales (ainsi, dans le Nouveau Monde, les anciennes cultures autochtones qui ne correspondaient pas aux projets utilitaires des Etats-nations; de même, en Europe, diverses formes de culture populaire et d'expression ethnique, littératures dialectales, etc.).

L'affirmation de la culture nationale est caractérisée, entre autres, par son rapport à l'histoire. La fameuse distinction de Nietzsche entre histoire *monumentale*, histoire *d'antiquaires* et histoire *critique* se rapporte, dans une certaine mesure, non seulement à l'historiographie, mais aussi à la littérature nationale. Ces deux premiers discours (le discours *critique* semble être plus rare dans cet emploi) se combinent, du point de vue de l'histoire ou du mythe, se substituent les uns aux autres, ou bien apparaissent sous des formes plus ou moins déguisées. Très souvent on observe (ce que Fichte a été l'un des premiers à remarquer) que «ce qui doit devenir

est décrit comme quelque chose qui *a été*, et que ce que nous devons atteindre est figuré comme quelque chose de passé»: ³ autrement dit, ce que nous souhaitons ou croyons avoir existé est représenté comme ayant réellement eu lieu (passésimes, évasions, certaines formes d'utopie, etc.).

Les mouvements sociaux et leurs partis se caractérisent par des formes particulières de discours politiques et par des conceptions de la culture (et de la littérature) qui sont, dans la plupart des cas, extrêmement fonctionnalistes (moralisme, didactisme, utilitarisme, etc.). Le langage de la culture et de la littérature nationales, souvent en rapport avec de tels discours politiques, devait subir leur influence et influencer sur eux.

Beaucoup de conceptions et de comportements du dix-neuvième siècle se transmettront au vingtième, et jusque de nos jours encore, sans examen préalable.

* *
*

La critique des concepts romantiques (et post-romantiques), tels que *caractère national*, *esprit*, *âme* de la nation, et autres, n'est pas suffisante en elle-même. Le concept d'*identité*, dont l'emploi s'est répandu ces derniers temps (et que nous employons parfois ici), ne peut non plus être ramené à une seule définition. Les identités des diverses cultures nationales — modes de vie, modèles culturels, styles — ne sont pas uniques ni uniformes (participation dans différentes aires culturelles, rapports Nord-Sud ou Est-Ouest dans beaucoup de cultures, acculturation, etc.). La conception particulariste du rapport entre l'identité de la nation et celle des cultures nationales est généralement trop déterministe.

«L'esprit est-il particulier en cela qu'il est national?» C'est la question que pose Antonio Gramsci. «Le caractère national est le premier degré de la particularité» — telle est sa réponse; le créateur, dans son oeuvre, «se particularise à nouveau et cette deuxième particularisation n'est pas le prolongement de la première». ⁴ Les nationalismes exigent de la création culturelle qu'elle «prolonge» les caractéristiques, les aspirations ou les devoirs nationaux, offrant en retour diver-

³ J. G. Fichte: *Einige Vorlesungen über die Bestimmung des Gelehrten*, v. cinquième conférence: «Etude des propositions de Rousseau à propos de l'influence de l'art et des sciences sur le bien-être de l'humanité», p. 190, éd. Nolit, Belgrade 1979.

⁴ Antonio Gramsci: *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura* p. 91, éd. Editori Riuniti, Rome, 1971.

ses formes de soutien. Une culture nationale devenue culture d'Etat se présente ainsi que comme une idéologie.

Les cultures à portée limitée engendrent souvent des échelles de valeur tout aussi restreintes, qui les confirment à leurs propres yeux et les élèvent au-dessus des autres. Le critère para-culturel ou para-esthétique est bien connu dans les discours de la critique littéraire et artistique, tout comme dans ceux de l'idéologie nationale en général.

La culture nationale a cependant un sens plus particulier pour la nation à laquelle elle appartient. Il faut pourtant bien distinguer les *particularités* et les *valeurs*: les particularités peuvent être ou devenir des valeurs, à condition qu'elles se révèlent et se vérifient comme telles. Les catalogues et les chronologies des cultures nationales ont souvent tendance à minimiser et même à effacer la différence entre possibilités et réalisations, projets et oeuvres, simples témoignages écrits et littérature.

Les luttes des mouvements de libération nationale dans le monde contemporain ont mis en relief l'importance primordiale d'une culture propre pour conserver les identités ou la mémoire des peuples, pour réveiller la conscience et stimuler la détermination des nations. Parmi les représentants de l'Afrique noire, c'est Frantz Fanon qui a complété et élargi de la façon la plus substantielle la définition de la culture nationale: «La culture nationale n'est pas le folklore où un populisme abstrait a cru découvrir la vérité du peuple. Elle n'est pas cette masse sédimentée de gestes purs, c'est-à-dire de moins en moins rattachables à la réalité présente du peuple. La culture nationale est l'ensemble des efforts faits par un peuple sur le plan de la pensée pour décrire, justifier et chanter l'action à travers laquelle le peuple s'est constitué et s'est maintenu.»⁵

Dans la pratique même de ces mouvements de libération et, plus généralement, chez les peuples et les nations libérés du «tiers-monde», on a souvent constaté des phénomènes semblables à ceux qu'a connus l'Europe dans un passé assez proche, et qu'elle connaît encore actuellement dans certaines régions: là où la culture a longtemps servi à la sauvegarde des traditions, la culture nationale garde souvent des traits de conservatisme plus ou moins marqués, et elle devient parfois une source de traditionalisme ou de nationalisme. Ces mêmes caractéristiques se retrouvent dans certaines oeuvres littéraires d'inspiration populaire ou nationale.

⁵ Frantz Fanon: «Sur la culture nationale», dans *Les damnés de la terre*, p. 174, éd. Maspéro, Paris 1961.

La pensée critique, susceptible de stimuler le développement des nations et des cultures nationales et de les aider en même temps à se libérer des fameuses *maladies infantiles du nationalisme* («romantisme national», etc.) n'a pas réussi à s'affirmer à grande échelle, au plan national et international. De ce point de vue, il existe une *crise* (pour employer une fois de plus ce mot ambigu) quasi permanente des théories de la nation ou de la culture nationale.

Quant à la littérature, les pays dits en voie de développement, à côté d'un nombre assez restreint d'oeuvres venant de l'étranger, utilisent avant tout la production de leur propre littérature nationale, écrite selon les modèles des traditions correspondantes, lesquels les limitent souvent: les discours didactique, éducatif, moraliste ou patriotique y prévalent, tout naturellement. L'usage de la langue d'anciens colonisateurs dans le cadre d'une littérature nationale autochtone, ou hors de ce cadre, constitue un sujet à part, sur lequel nous attirons l'attention sans pouvoir le traiter dans cet essai.

L'alternative entre «l'enracinement» traditionnel et le sentiment, plus moderne, de rupture avec le sol natal (*Heimatlosigkeit*, devenu «le destin du monde» selon Heidegger⁶), déchire une partie considérable de la culture à l'échelle mondiale et se traduit de différentes manières dans les littératures contemporaines de notre époque. Le concept de *culture planétaire* porte en lui-même le danger de l'uniformisation. Confrontée à la détermination des résistances légitimes à l'assimilation ou à la domination culturelle des plus forts sur les plus faibles, des plus développés sur ceux qui le sont moins, la pensée de notre temps a souligné *le droit à la différence*. Réfléchissant à la possibilité d'une collaboration effective des cultures à notre époque et d'une alternative des synthèses culturelles, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss constate que «la civilisation mondiale ne pourrait être qu'une coalition au niveau mondial de cultures conservant leur originalité».⁷

Les expériences d'une culture nationale ne sont pas toujours ouvertes ni entièrement communicables aux particularités d'une autre culture. Leur degré de convergence est lui aussi soumis à des limitations, selon la diversité des formes ou l'hétéronomie des fonctions exercées. Il y a des traits spécifiques qui échappent à l'analyse ou à une valorisation à

⁶ Martin Heidegger: *Über den Humanismus*, p. 87, éd. A. Francke, Berne, 1954.

⁷ Claude Lévi-Strauss: *Race et histoire*, p. 177, éd. Gonthier — UNESCO, Paris, 1961.

prétention universelle, mais ce fait n'implique pas en lui-même l'opposition du principe de l'universalité aux droits à la particularité et à la pluralité.

Quoi qu'il en soit, les leçons tirées de certaines formes d'échange et de «métissage» culturels (le terme est de Senghor) et étudiées par des méthodologies toujours plus variées et plus fines, l'existence des cultures pluralistes ou plurinationales dotées d'un réseau interne développé de liaisons et de réciprocity, démentent bien des conceptions traditionnelles ainsi que les aspirations à l'autarcie de nombreuses cultures nationales, nouvelles ou anciennes.

L'époque moderne nous a montré que, sur la base d'une même culture (littérature) nationale, naissent des expressions culturelles (ou littéraires) bien différentes. L'Europe en offre plus d'un exemple: deux Etats allemands, le partage ethnique et culturel des Hongrois (présents dans quatre Etats voisins), des Roumains, des Albanais, etc. En Asie, il y a encore deux Etats chinois, deux Corées, jusque récemment encore des cultures et des littératures vietnamiennes; il existe également des émigrations, des diasporas ou des *dissidences* d'origines diverses: juives, latino-américaines, russes, chinoises, arméniennes, polonaises, etc. Ces phénomènes, qui dans la plupart des cas ont des causes pénibles et des conséquences malheureuses, nous amènent à réexaminer les idées reçues sur la culture et la littérature nationales et leurs rapports respectifs avec les Etats-nations. Günter Grass, par exemple, entrevoit la possibilité de conserver l'unité de la nation et de la culture (littérature) nationale allemandes dans deux Etats différents, à condition que l'on rejette en même temps «le nationalisme et l'idée d'un Etat».⁸

Avec la réalisation de la consolidation nationale, la littérature perd, au sein de la nation dont elle émane, le sens qu'elle avait précédemment. Elle devient plus libre et offre souvent de plus larges registres de formes, de thèmes, de discours. La fonction de l'écrivain — naguère tribun de la nation qui se constitue ou qui se libère — change ainsi substantiellement.

Aujourd'hui, un débat culturel fondamental a lieu entre l'*engagement national* (ce mot est venu remplacer celui de *Tendenz* des littératures nationales d'Europe) et la conscience qu'un tel *engagement* peut aboutir à un état de sujétion à l'égard de la nation, de l'Etat-nation surtout, de l'idéologie nationale ou de l'idéologie tout court.

⁸ Interview dans l'hebdomadaire français *Le Nouvel observateur*, Paris, 5 juillet 1980.

POJMOVI NACIONALNE KULTURE I DISKURSI NACIONALNIH LITERATURA POSLIJE FRANCUSKE REVOLUCIJE

Studija pod gornjim naslovom pokušava ustanoviti odnose između pojmova nacije i nacionalne kulture u Evropi nakon francuske revolucije, kao i veze između pojmova nacionalne kulture i nacionalne literature.

Manifesti francuske revolucije (npr. *Deklaracija o pravima čovjeka i građanina*) kao i napoleonski *dekreti* obraćaju se naciji. U Njemačkoj, karakterističan je način na koji se filozof poput Fichtea, nakon što je prihvatio ideje francuskih prosvjetitelja i osobito njihov univerzalizam, obraća naciji u svojim *Govorima njemačkoj naciji*: prisustvujemo stvaranju «diskursa naciji» koji će se neprestano uspostavljati u nacionalnim književnostima Evrope XIX i XX stoljeća. Pokušava se odrediti faze i osnovne značajke takvih diskursa.